

inquiétée par les aborigènes que lorsqu'elle menaça de les asservir par la construction du fort Marlborough, et encore ce démêlé tourna-t-il à son avantage. Il n'en fut pas ainsi d'une attaque qui lui vint du dehors.

Une folle contestation pour quelques déserts de l'Amérique septentrionale ranima, en 1756, les animosités de l'Angleterre et de la France, toujours mal éteintes, et trop souvent renouvelées pour leur bonheur mutuel et pour le repos du globe. A l'époque même où la cour de Versailles se voyait ravir ses possessions d'Asie, quelques-uns de ses navigateurs, excités par l'espoir du butin, tournèrent leurs voiles vers Sumatra. Ils y firent, en 1760, beaucoup de mal à leur ennemi, mais sans pouvoir s'enrichir de ses dépouilles, parce que tout ce qui était de quelque valeur avait été détourné à temps. Avant même la fin des hostilités, la colonie avait recouvré son activité.

Cet établissement avait toujours été subordonné au Coromandel. C'était de Madras qu'il recevait ses ordres; c'était à Madras qu'il rendait ses comptes. Ses chefs souffraient impatiemment cette servitude; ils la trouvaient gênante; ils la trouvaient humiliante; ils la trouvaient ruineuse. Leurs efforts pour obtenir un changement furent longtemps inutiles. Ce ne fut qu'en 1763 qu'ils réussirent à secouer le joug qu'on leur avait imposé aux Indes, et à se trouver sous la dépendance immédiate de la direction d'Europe.

Les Portugais furent les premiers des Européens qui abordèrent à Siam. Ils ne bouleversèrent pas l'état, et, contre leur usage, s'y conduisirent toujours en vrais négocians. Un grand nombre d'entre eux s'y réfugièrent après la perte de Malacca. Leurs descendans, au nombre de sept à huit cents, forment encore près de Juthia, capitale du royaume, quelques villages, où ils crouissent dans la mollesse, dans le libertinage et dans la misère. Le milieu du dernier siècle y vit se lever un comptoir anglais qui devenait de jour en jour plus florissant; celui qui le dirigeait déplut au gouvernement du pays, et fut chassé. Ses maîtres trouvèrent au-dessous d'eux de souffrir une insulte si éclatante, et ordonnèrent à tous leurs agens de se retirer. Après eux se montrèrent les Français, qui disparurent après avoir donné des preuves trop multipliées de leur légèreté, de leur présomption, et de leur inexpérience dans le commerce.

Les Hollandais, qui avaient prévenu les deux dernières nations à Siam, y restèrent après elles. Le souverain, qui croyait avoir un besoin absolu de leur ministère, s'engagea à recevoir de leurs mains toutes les marchandises étrangères que ses sujets étaient obligés de prendre dans ses magasins, et à leur livrer toutes les productions de ses états dont il s'était réservé la vente exclusive. Avec le temps, d'autres navigateurs lui offrirent des conditions plus avantageuses, et ses premiers

xiii.
Commerce
des Hollan-
dais à Siam.

qu'on a découvert ceux de Baly et de Lambek. Cependant, comme les premiers sont encore les plus sûrs et les plus fréquentés, il est raisonnable de penser que la république ne permettra jamais qu'une société marchande à ses ordres abandonne l'un ou l'autre pour le faible motif d'une modique économie.

Peu après leur arrivée aux Indes, les Portugais tournèrent leurs regards avides vers Ougly, ville d'un très-grand commerce, située sur les bords du Gange, à trente-six lieues de l'embouchure de ce grand fleuve. Ils s'en emparèrent, et y portèrent cet esprit de domination qui partout les rendait odieux. Les Mogols, devenus les maîtres du Bengale, furent blessés de l'insolence de ces Européens, et entreprirent, en 1632, de les exterminer. Le général tartare aurait été obligé, dit-on, de lever le siège, si quelques officiers mécontents de leurs chefs ne lui eussent bassement livré une des portes de la citadelle. Le massacre fut épouvantable; mais les vaincus s'étaient tellement multipliés dans ce riche établissement, que douze ou treize mille de tout âge et de tout sexe échappèrent au glaive ennemi. Tous furent conduits à Agra. Parmi ces prisonniers se trouvait un moine qui eut l'art et le bonheur de plaire à l'empereur. Au bout de seize ans d'esclavage, il obtint de Chah-Djehan sa liberté et celle de ses compagnons d'infortune, que le temps et les chagrins avaient réduits à quatre mille. Il leur fut même accordé,

sous les murs de leur première demeure, un petit territoire nommé Handel. C'est là que leurs descendants végètent, ayant oublié leur patrie, après en avoir été oubliés.

Les Hollandais, qui poursuivaient partout les Portugais, ne les oublièrent pas à Ougly. A deux milles de ce fameux marché, ils placèrent un comptoir connu sous le nom de Chinchoura. Avec le temps, les loges se multiplièrent; mais ce fut toujours la principale, celle d'où partaient les ordres, celle où tout aboutissait. Le Bengale était pour la compagnie hollandaise, comme pour les autres associations, le théâtre du plus riche, du plus lucratif commerce des Indes. Elle craignit de le perdre à l'époque où les Anglais asservissaient cette contrée. Dans la vue d'arrêter leurs progrès, on expédia de Batavia sept vaisseaux, qui, dans le mois d'août 1759, débarquèrent à un mille de Calcutta quinze cents hommes, dont sept cents étaient Européens. Troupes et navires, tout fut intercepté. Pour en obtenir l'élargissement, il fallut que les vaincus s'engageassent à dédommager le vainqueur des dépenses de la guerre, et à ne jamais entretenir plus de cent vingt-cinq soldats dans tous leurs établissements. Cette humiliation n'est pas la seule ni peut-être la plus grande qu'on ait eue à éprouver de la part des nouveaux dominateurs. Ils ont trop bien compris que l'avilissement de leurs rivaux était le plus sûr moyen de se débarrasser de leur concurrence.

Bimilipatnam, Paliacate, Sadraspatnam, furent les premiers comptoirs que les Hollandais formèrent sur la côte de Coromandel. Aucun de ces établissemens ne remplissait complètement leurs vues, et leurs regards se tournèrent vers Négapatnam, bourgade originairement obscure, mais qui, sous la domination portugaise, était devenue une place de quelque importance. Ils l'assiégèrent en 1658, et s'en emparèrent aussi facilement qu'ils l'avaient fait des autres possessions de cette nation dégénérée. Dans leurs mains la ville acquit un nouvel éclat, après surtout que son territoire eut été agrandi de dix ou douze villages, qui ne tardèrent pas à se remplir de manufactures.

La compagnie a depuis envoyé à Négapatnam du fer, du plomb, du cuivre, de l'étain, du bois de charpente, de l'arak, du sucre, du poivre, des épiceries, de la toutenague, espèce de minéral qui participe du fer et de l'étain, objets sur lesquels elle a pu gagner annuellement un million. Ses douanes lui ont rendu un peu moins de cent mille livres. Ce double profit a été absorbé par les dépenses de gouvernement ou de navigation. Il n'y eut donc de bénéfice que celui qu'on a pu faire sur les quatre ou cinq mille balles de toiles qui ont été fabriquées dans la loge principale, ou qui y ont été envoyées par les loges subalternes, et dont les unes ont trouvé leur débouché à l'est de l'Asie, les autres en Europe.

Tel était l'état des choses lorsqu'en 1782 Ne-

gapatnam fut assiégé par les Anglais, et forcé de capituler malgré les secours que lui avait fournis Haïder-Aly-khan. Ses anciens possesseurs furent obligés de le céder, par le traité de paix de 1783, à l'Angleterre, qui en est restée maîtresse.

Ce fut en 1518 que les Portugais, conduits par Lopès Soarez, successeur immédiat d'Albuquerque, firent voir pour la première fois leur pavillon dans cette île aussi saine que fertile. Après avoir abordé à Gale, ils tournèrent leurs voiles vers Colombo, avec le projet d'y former un établissement solide et indépendant. Une flotte de dix-sept vaisseaux, chargée de huit cents Européens, de plusieurs navires de Cochin, et de quelques troupes malabares, en imposa au souverain, et lui arracha son consentement. Des Arabes fixés à sa cour lui firent honte de sa faiblesse; et on ordonna des dispositions pour violer impunément une parole trop précipitamment donnée. Au point du jour le vice-roi aperçut des retranchemens élevés pendant la nuit. Il les attaqua, et les emporta après avoir éprouvé une médiocre résistance. En punition de ce que les vainqueurs appellent une trahison, le malheureux prince fut condamné à construire pour ses tyrans une citadelle, à faire hommage à Emmanuel de sa couronne, à payer une redevance annuelle en éléphants, en pierres précieuses et en cannelle.

Quelle qu'eût été anciennement l'organisation de Ceylan, qu'il eût alternativement obéi à un

xxi.
Établissement des
Hollandais
à Ceylan.

engagemens furent plus ou moins ouvertement violés. Comme les monopoleurs n'avaient pu obtenir la liberté de fortifier les loges qu'ils avaient construites près de l'entrée du Menan et au voisinage de la capitale, il leur fut impossible de soutenir par la force ce qu'ils appelaient leurs droits. Leurs opérations, originairement si lucratives, se réduisirent successivement à très-peu de chose. Batavia n'y expédie plus annuellement qu'un navire chargé de chevaux de Java, de sucre, d'épiceries et de toiles. Il en rapporte de l'étain à soixante-dix-sept livres le cent, de la gomme-laque à cinquante-sept livres aussi le cent, de l'ivoire à un écu la livre, et de loin en loin un peu de poudre d'or. La compagnie ne tient à cette liaison que par le bois de sapan, qu'on ne lui vend que cinq livres quelques sols le quintal, et qui lui est nécessaire pour l'arrimage de ses vaisseaux. Sans ce besoin, elle aurait renoncé depuis long-temps à un commerce dont les frais excèdent le bénéfice.

xiv.
Situation des
Hollandais à
Malacca.

Il est généralement connu que Malacca était un des premiers marchés, ou même le premier marché des Indes avant qu'en 1511, il fût tombé sous la domination des Portugais. Le siège qui les en rendit les maîtres coûta beaucoup de sang aux habitans. Leurs richesses devinrent la proie du vainqueur. Ceux d'entre eux auxquels le nouveau joug était le plus odieux allèrent chercher ailleurs un asile. Les navigateurs s'éloignèrent

d'une rade où ils ne trouvaient pas l'accueil, la modération, la justice, les bénéfices, qui jusqu'alors les y avaient attirés. Toutes ces causes réunies firent perdre à la ville ce qu'elle avait eu autrefois d'importance. Cependant les Hollandais voyaient toujours avec chagrin cette place au pouvoir de leur ennemi. Ils l'assiégèrent deux fois inutilement. En 1641, leur flotte l'attaqua du côté de la mer, tandis que le roi de Johor, leur allié, la battait par terre; et alors le succès couronna leur entreprise.

La nouvelle révolution n'a pas rendu à Malacca ce que la tyrannie portugaise lui avait ravi. Toute l'action du commerce s'y réduit à fournir un peu d'opium et des toiles communes aux peuplades voisines, qui paient avec de l'étain, de l'ivoire, et de loin en loin avec de la poudre d'or. Les bénéfices qu'on peut faire sur ces échanges ne passent pas deux cent mille francs, et les douanes ne rendent qu'une somme égale. Ce double produit ne suffit jamais pour couvrir les dépenses de gouvernement. Il lui en coûte annuellement quarante à cinquante mille livres pour combler le vide.

Ce sacrifice pouvait paraître léger lorsque, pour naviguer de l'orient à l'occident, et de l'occident à l'orient de l'Asie, il fallait longer nécessairement les détroits de Malacca et de la Sonde, dont les Hollandais étaient seuls les maîtres. Les deux passages sont devenus moins importans depuis

xv.
Commerce
des Hollan-
dais à la côte
de Coroman-
del.